

## Herberto Helder

### Le déluge du langage, la transe du poème

*Nous sommes un reflet des morts, le monde n'est pas réel.  
Pour soutenir cela sans mourir d'effroi  
- il y a les mots, des mots.*

Libre, fondamentalement libre, refusant les prix littéraires (prix Pessoa en 1999) et les embrigadements littéraires, les interviews, Herberto Helder est un astre noir et étrange dans la poésie européenne. Peu connu en France il n'est qu'une ombre, car il se veut secret, il demeure irradiant, par ses poèmes échevelés, sorte de cosmogonies de mondes baroques, débordants, violents.

Sa voix est unique, complexe, cinglante. Elle est l'invitation au voyage, au voyage en utopie. Le lire est une stupeur calcinante, une stupeur remontant aux mondes des origines, où étonnement et terreur sont mêlés.

Poésie torrentielle qui empoigne physiquement, charnellement, la poésie d'Herberto Helder tient de la profération chamanique, de la possession sexuelle. Elle a un côté animal, brute, comme une mousson de mots sur nous. Elle pleut, elle inonde, elle est déluge. Elle envoûte, elle invoque : *Et le poème grandit recueillant tout en son sein.*

Démésure pour démesure, sa poésie fouette, cingle, part vers les hautes terres, les forêts, les étoiles. Poète de l'île, celle de Madère, celle du monde, il fait venir les pluies, les chiens de mer, les vagues des Atlantique et des corps des femmes. Profondeur païenne, jaillissement charnel, poèmes de la soif de vivre, du désir et du doute, du temps où nous étions encore innocents, la houle des mots d'Herberto Helder donne le vertige, le mal de terre. Elle porte les nouvelles du vent furieux. Parole des nuées, parole prophétique, elle tonne, rit, souffre. Elle est chair, chair du poème.

Violence des fleurs et des êtres, imminence des forces immobiles.

Paroles libres, fortes et à hauteur d'homme, polyphonie des voix, un poème du poème, un poème continu ! Mais contrairement à d'autres il contrôle le flux des mots, la crue, pour ne point en faire un déluge. Marqué par le surréalisme, « l'expérimentalisme », il dresse une poétique de la vie dans l'éclaboussure de ses images.

Il revendique « L'écriture exercée comme une calligraphie extrême du monde, un texte apocalyptiquement corporel ».

Un autre poète de Madère dans un hommage *L'enfance d'Herberto Helder*, dit « J'ignorais que tout poème est une émeute maintenant je

sais qu'il peut ébranler l'ordre de l'univers ».

Ainsi le sont ceux d'Helder, entre ferveur et extase, entre chant de louanges et mysticisme tragique.

## Trajectoire d'un démiurge

*Au-dehors, en dedans, j'inaugure le nom dont je meurs.*

« Enfance dans une île, comme un chien couché dans l'Atlantique » il est né le 23 novembre 1930 à Funchal dans l'île de Madère. Son nom véritable est Luís Bernardes de Oliveira. En 1946 il part vivre à Lisbonne. Marqué par le souffle d'Hölderlin et de Rilke, il cherche le tremplin de la modernité pour modeler sa démesure. Il fait ses études de droit à l'Université des lettres de Lisbonne, mais il préfère étudier le cours de Philosophie Romantique. Très tôt, entre 1953 et 1955, il écrit de la poésie, son premier recueil, le foudroyant *L'amour en visite*, est de 1958. Après avoir été imprégné par le surréalisme et ses coups de butoir de l'inconscient, Helder se lance milieu des années 1960 dans l'avant-garde de la poésie portugaise avec la revue *Cadernos de Poesia Experimental*, en 1964 et 1966. « À travers ces écrits de poésie expérimentale, nous prenons la responsabilité de dire que les choses et les événements, chargés d'une énergie ambiguë, stimulent dans la conscience humaine une liberté expérimentale qui s'exprime de manière polyvalente...en faisant des expériences sur les écarts et les ajustements entre le réel et l'imaginaire. ».

Cette proclamation en pleine dictature fasciste de Salazar, proclamant contre elle sa volonté d'universalité, d'expérimentation, de combinaisons des médias modernes, ne pouvait que lui attirer bien des problèmes. Il aura abandonné à la fois ses études de droit et de philologie romane et exercé de multiples activités, animateur de radio, bibliothécaire, journaliste, critique et surtout traducteur. Son deuxième livre, *A Colher na Boca*, est de 1961. Cette même année, il publie *Poemacto*.

Fuyant la dictature de Salazar, il s'exile, de 1959 à 1961, en Belgique puis en Hollande, au Danemark, et « pour survivre, il fait un peu tous les métiers » comme il le dira. *Os Passos em Volta* (1963), recueil de nouvelles parle de ses expériences.

Voyageant dans toute l'Europe, il s'installe quelque temps en Angola en tant que journaliste et l'Afrique lui saute au cœur.

Il vit maintenant dans la banlieue de Lisbonne, fermé au monde, retiré violemment de tout espace public..

Il est aussi un grand traducteur, et se sert de cette médiation entre des langues et des mondes pour tisser sa propre poésie.

*On écrit un poème en raison du soupçon qu'alors que nous l'écrivons quelque chose va se passer, une chose formidable, quelque chose qui nous transformera, qui transformera tout.*

### **La poésie d'Herberto Herbert**

*Chanter où la main nous toucha,  
où l'épaule s'embrasa, où s'ouvrit le désir.*

*Chanter dans la table, dans l'arbre  
abîmé en extase.*

*Chanter sur le corps de la mort, pierre  
à pierre, flamme à flamme – levé  
aimé*

*connu*

*(la cuiller dans la bouche)*

Sa poésie est une transmutation des chairs réelles ou fantasmées. Elle a un côté profondément dru et physique. Elle est organique, pétrie de forces centrifuges, d'éruptions souterraines. Seul quelque magma remonte à la surface des mots. Elle est magie noire, intercetrice de mondes enfouis entre conscient et inconscient. Une cérémonie se déroule dans ses mots, et nous ne pouvons pas toujours la comprendre, assistant à des étranges rites pour des étranges dieux. Il y a de la folie souvent furieuse dans ses mots. Une folie aux yeux ouverts et au délire baroque. Ouverte à tous les grands vents de l'espace, elle donne une sensation d'immensité, d'embrassement des perceptions. Drogue des mots, poison des images, elle est une sorte de vaudou poétique, une entreprise faustienne au risque de se perdre. Convulsive, elle n'en oublie pas la froide objectivité, l'ironie cinglante, le sens du fantastique. On a pu aussi la décrire comme un « émerveillement douloureux ». Des frissons de musique la traversent. Et chante tout bas la mort qui fait mûrir nuits, vins, ombres, derniers sourires. Elle se veut fable du miracle des mots. Célébration érotique aussi. Tribale et cannibale surtout.

*Dans la mort fermente le vin, et la promesse colore les paupières avec une image.*

L'aventure poétique d'Helder, est une recherche d'absolu cosmique et d'expérimentation fiévreuse. Magie concrète, expérimentale mais touchant aux tripes, avec une musique permanente qui concerte avec les mots. Le poème est pour lui une transformation :

« On écrit un poème en raison du soupçon qu'alors que nous l'écrivons quelque chose va se passer, une chose formidable, quelque chose qui nous transformera, qui transformera tout... ».

Helder semble à l'affût de forces élémentaires, profondes, parfois

inquiétantes, mais de l'ordre de la révélation.

*Mais le poète ne transcrit pas le monde, il est le rival du monde.*

La poésie « le rend à la vie » et sa poésie est ancrée dans la matrice de la terre. Elle est poésie des métaphores, des moulins à prières des plaintes du monde.

*...chaque chose agit sur chaque chose  
et tout que ce qui est visible ébranle  
un territoire invisible.  
Rendu à la vie...*

Helder a longtemps traduit des textes magiques et rituels de différentes civilisations. Il en est imprégné, et sa conception de la poésie est entre divination et lucidité du réel. Il fouille, reprend, remanie, supprime, agence ses textes pour tendre vers le long fleuve du poème continu, unique. Le « poème » efface la poésie, les poèmes, la dispersion des mots, pour se fondre en une œuvre.

Et « Le poème écrit le poète dans ses recoins les plus bas », parfois à voix basse :

*Nul n'approche de quiconque sauf en un murmure. (Autres sceaux)*

Il semble édifier un temple païen de sa « Poesia Toda », toute sa poésie passée au crible du temps.

*Celui qui atteint son poème par ce que les poèmes ont de plus haut touche au lieu où c'en est fini du monde : je ne le veux pas pour le charme ou l'erreur, dit-il, je le veux pour l'étoile plénière qui existe à certains endroits de certains poèmes abrupts, sans indication d'auteur. (Do mundo cité par Gabielle Althen, poète son « ambassadrice » en France).*

Les thèmes récurrents des mères, des jeunes filles, du sang, du sel, du sable, de l'eau, des arbres, des serpents, de la solitude, du feu magique, du temps, de la mort évidemment... courent le long de ses recueils. Il n'est pas un poète local, un poète portugais bien qu'il réinvente sa langue natale, mais un poète du cosmos. Un cosmos palpitant, où navigue la chair des femmes, l'incendie des sens. Un vent des cimes mystique cingle parfois, surtout pas religieux, mais proche du magique : *Dieu est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part.*

Mais avant tout son « poème continu » se veut force tellurique, oracle de pythie, non pas des choses cachées, mais de celles qui affleurent dans les pierres, dans les femmes, dans la maison, dans les villes. Elle crée une géographie de l'impossible à portée de main. Une mise en relation avec le monde. Une réconciliation entre le cosmos et le corps, entre le sexe et l'effroi :

*La chair est triste et parfaite.*

Elle noue les fragments, les voix éparses. Pour faire émerger cela, Helder ne se fie pas à l'inconscient, comme tout bon surréaliste, mais à la rigueur du style, à l'artisanat minutieux des mots :

*Ne calcule pas ce que c'est. Pense à ceci : le style est un moyen subtil de déplacement de la confusion et de la violence de la vie pour forger sur le plan mental une unité de sens. (Style).*

La métaphore des mots, la métaphore de l'instant, la métaphore du temps sont les seules vérités poétiques. Et le poème existe pour rejoindre le milieu des choses. Comme un acte de chamanisme.

*Chaque poème est un film, et le seul élément qui importe est le temps ; et l'espace est une métaphore temps, et il raconte la résurrection est le moment juste avant la mort. (commentaire de Helder).*

Il ne faut pas chercher une onde musicale, une cohérence, non Helder est et reste irrationnel et sauvage, il dresse des « statues-poèmes » que nous comprendrons sans doute un jour, et encore. Il est choc, violence, prémonition. Il est le fleuve Amazone de la poésie européenne.

*S'ils demandent. et les arts du monde ?*

*Parmi les arts du monde je choisis celui de voir des comètes se précipiter dans les grandes masses d'eau. Puis les braises aux replis, des mares entre elles. Je veux dans l'obscurité retourner par les lumières gagner baptême, office.*

*Brûlé dans les franges de feu des flaques.*

*Mon nom est cela.*

Lire Herberto Helder est une forme d'hypnose, on n'en sort pas indemne, mais plus vivant. Presque saisis de peur devant une révélation, devant des mythes immémoriaux et nous harcèlent. *Je vois que j'ai écrit un seul poème, un poème en poèmes. (Entretien 1999.)*

Ce poème continu, ce chant dans les profondeurs et l'épaisseur du temps, est sa houle profonde.

« L'arche de respiration du monde ».

*Je suis couché dans mon poème. Je suis universellement seul, couché sur le dos, avec le nez qui aspire, la bouche qui ne dit mot,*

*le sexe noir dans sa tranquille pensée.*

*On frappe, on monte, on ouvre, on ferme,*

*on crie autour de ma chair qui est la chair compliquée du poème.*

Herberto Helder, *La Cuillère dans la bouche.*

Dans son dernier poème voulu par lui revient obsessionnellement le mot « redevivo », rendu à la vie. Ainsi devrait-on comprendre le sens profond de sa poésie.

**Traduire Helder**

Sa poésie convulsive est difficile, parfois au bord de l'hermétisme avec un savant mélange de baroque et d'expérimentation. Le traduire demande de sérieux instruments de traversée de cette poésie-océan, des astrolabes magiques. Helder lui-même parle « de poèmes changés en français » et non de traductions. Certains hardis marins s'y sont risqués, et l'édition aux éditions Chandeigne du recueil *Le poème continu* dans les traductions de Magali Montagne et Max de Carvalho est un miracle inespéré.

## **Choix de textes**

### **Quelques extraits adaptés librement**

#### **Rizière à l'aube**

À quatre heures du matin, arrachez  
les mauvaises herbes dans les rizières.  
Mais que reste-t-il présent : la rosée du champ,  
Ou bien les larmes de la douleur ?

#### **Chant de la mer (extraits)**

... Cette femme est belle  
comme une fleur de la montagne,  
mais il fait froid, froid, et il fait grand froid  
au seuil de la neige  
où fleurit le froid...

#### **Accoudée l'eau contemple par-dessus le jour**

Accoudé, feuilles battant le rythme de la lumière  
juste en dessous du silence. Je veux savoir  
le nom de celui qui meurt : son vêtement d'air en feu  
ses pas errant au mitan de mon cœur.  
Le nom : bois qui cherche son souffle, sec à partir du fond  
du temps végétal réprimé.  
Et, s'ouvrant la nappe de la vie, le nom :  
la beauté faisant volte-face, avec ses poumons de coton en feu  
un serpent d'or étreint les hanches  
noires et humides. Alors l'eau, qui se penche  
contemple comme folle votre nom : indéchiffrable aveugle

## Les Muses aveugles

... Toutes les lumières sont éteintes. Dans le cerceau des voix vient le printemps.

Et pendant que dort le lait, Ma maison mienne dort aussi dans le silence et petit à petit brûle.

Plus ne passe dans les pétales véhéments la tête qui roule alors les mots naissent.

Limpides, amers...

... Certaines nuits j'ai aimé tous les très vieux ruisseaux, degré par degré j'ai gravi le corps qui s'emplissait de feuilles minuscules, éternelles comme un arbre.

Degré par degré je dévorai la joie -

moi, la gorge grande ouverte comme quelqu'un qui va mourir par l'eau dévasté, cruches débordantes d'astres humides.

Quelque fois j'aimai lentement car je devais mourir les yeux brûlés par le pouvoir de la lune.

Aussi la nuit, cette nuit de printemps, et tout au loin cherchant mon silence dans les siècles autres. Voici la joie recouverte de pollen, et la maison de lumière prise dans l'espace d'un feu profond.

Et les lumières se sont éteintes.

Où l'on m'attend, dans une sorte d'air transparent pour lever mes mains ? Où repose ma parole, sorte de bouche rassemblée dans son silence ?

Sûr de lui le jour s'élabore.

Alors je baise, degré par degré, les marches de ton corps.

Ne cherche pas à m'appeler,

dans l'ogive de la nuit se cache les pensées.

Voici le printemps. Au-delà il brûle cerné par le sel, par d'innombrables oranges.

Aujourd'hui je sais enfin les grandes raisons de la folie, les jours qui jamais ne seront décapités comme tiges mûres.

Il est des endroits où l'on peut espérer le printemps comme si dans l'âme un corps nu gisait.

Les lumières se sont éteintes : et commence le temps

si impatient – Ce chant précis comme si quelqu'un savait chanter.

## *Muses aveugles II*

Cette langue est pure. Au milieu se trouve un incendie  
et l'éternité de la main.

Cette langue est écartelée entre l'extrême et le cuivre, avec ses  
lampes, et toutes ces choses.

Les choses qui ne sont que le pluriel des noms.

- Et nous sommes ainsi, subtils, et tendus  
vers la musique.

Cette langue a été les volontés d'été des muses,  
mon unique été.

La profondeur de l'eau où une femme  
trempe ses doigts, et meurt.

Où elle ressuscite indéfiniment.

- Parce qu'une femme me prend  
dans ses mains libres et me fait  
lancer une fléchette. - Je suis aimé,  
multiplié et pollinisé. Je suis secret, secret  
et je me suis donné à la plus petite des questions.

Dans l'obscurité d'une chair battue comme un coquillage  
par les cithares, je suis une vague.

venant du fond immémorial de la vie par des méandres aveugles.

J'espère lutter contre ces veines sombres, au milieu  
des os incandescents. Dis mon nom: Tour.

Et soudain, la foudre me fait tour de feu.

Ils disent : ce n'est qu'un mot.

Et l'été arrive, et je suis juste un mot.

- Parce que tu m'aimes jusqu'à ce que vous ayez verrouillé toutes les  
portes,

Et derrière tout cela, dans un lieu très pur,

Toutes les choses sont réunies dans une sorte de silence intense.

Cette femme m'a entouré avec les deux mains.

Je vais entrer dans votre temps avec cette couleur de sang,

Je l'éclaire avec mes phalanges,

chutant dans un grand bruit dans l'harmonie des viscères.

Son visage indique que je brillerai à jamais.

Je suis éternel, amoureux, analogue.

Je détruis les choses.

Toute l'eau qui descend est froide, froide.  
Les veines qui drainent le souvenir sont immenses. Le  
soleil rapide qui se casse entre les doigts,  
comme pierres tombées en pièces  
dans le tremblement de la chair,  
tout est humide et chaud, et fertile,  
et terriblement beau  
- Plus rien à dire avec un nom.  
Je suis un gâchis de l'étoile de feu et de la mousse.

Et moi, je vais vite vers une cécité complète et parfaite, enflammé  
Lys après lys avec tout le sang à l'intérieur,  
et la vie qui vient traîner  
par une cohorte de souvenirs...

Tous les jeunes sont jaloux.  
Se couchent, dorment, rêvent de la montée des choses folles.  
Se réveillent un jour avec toute la science, et chantent  
les vieux mythes, ou la couleur qui monte  
par les fruits  
ou la lente illumination de la mort comme un esprit.

dans un paysage d'une inspiration.  
La femme a pris cette pierre si jeune,  
et la jeter dans l'espace.  
Je suis aimé. - C'est une pierre céleste.

Il y a des gens comme ça, si purs. Réunis par la lampe  
d'une personne. Soucieux, épuisés, nourris par  
ce silence chaud.  
Il y a des gens qui prennent possession de la folie et meurent, et vivent.  
Ensuite soulevés avec des yeux immenses  
brûlent les maisons, hurlent à pleine voix,  
anéantissent le monde avec son silence passionné.  
Ils m'aiment, me multiplient.  
Ainsi je suis éternel...  
*Muses aveugles V*

...Tant j'ai peur de simplement élever la voix  
de mon cœur où une bougie  
concentre en elle un grand silence.

Le printemps est un prodige pour mes gaspillages.  
Que la tristesse m'assiste, que m'assistent  
les dents de ma bouche, les doigts de mes mains,  
tous les morts, tous ceux qui par le monde  
aiment parmi le sang, parmi l'eau  
des nuits éternelles...

*Muses aveugles VI*

*Extrait de La cuiller dans la bouche*

## **Cobra**

Un jour de printemps était cruel  
comme un collier de perles.  
Et puis vint le parfum de l'été car il ouvrait une porte  
où air allait de l'avant. De plus l'automne se prenait  
dans les poumons des maisons. Et le poison dormait dans les  
malles, où les vêtements plis dans plis s'illuminaient.  
L'hiver avait été un tourbillon dans les chambres, elles jetaient leurs  
trous nébuleux vers les paysages sans fin des films.  
Un jour de printemps était cruel  
comme un collier de perles...

...Là dans la galaxie où danse les flammes j'irai en plein milieu  
Me plongeant totalement.  
Ou je les prendrai de vitesse, pendant que les corps lancent la foudre.  
Quand les balcons basculent dans l'air  
je touche toutes les fleurs,  
les monts des astres prisonniers s'incendient brouillant tout regard.  
Affolée mon âme s'enfuit de partout entre mes doigts, comme un nerf  
douloureux.

Je vais mourir.

L'or est tout proche.

*Cobra*

Sourire fou, des mères battues par la lumière  
des gouttes de pluie. Battus et battus leurs chers visages fous,  
les doigts jaunis des bougies.  
Qui se balancent. Qui sont pures.  
Gouttes et bougies pures. Et les mères  
s'approchent en soufflant sur les doigts froids.  
Leur corps se déplace  
porté par les os des fils, par les tendons  
par leurs organes plongés en elles,

et les calmes mères essentielles s'assoient  
sur les têtes de leurs fils.  
Longtemps elles restent ainsi assises en ce silence hâtif,  
voyant tout,  
brûlant leurs images, nourrissant leurs images,  
tandis que leur amour est toujours plus fort.  
lumière de l'amour battu tendrement.  
L'amour féroce.  
Et à chaque fois les mères sont plus belles...  
... Les mères sont la plus haute chose  
imaginée par leurs enfants...  
*Source II*

### **Do Mundo (extraits)**

Si tu te penches par les jours intelligents  
regarde comment se forme la soie en eux, comme  
le vêtement se forme sur le corps.  
La soie et la chair fondues dans l'outre de sang.  
Le nom : pulsation de la mémoire.  
Et tu dances à quelques encablures des flammes  
la zone ouverte, mais fermée,  
spasmodique ; l'air retourné  
autour des pierres en feu.

\*

Le regard est pensée  
Tout se fond en tout, et je suis l'image de ce tout  
La roue du jour de dos montre ses blessures  
la lumière trébuche  
la beauté est menace -  
- Je ne peux plus écrire plus haut  
les formes se transmettent, intérieures.

\*

Une cuillère débordante d'huile d'olive  
une main tremble à passer  
le fil qui partage le monde :  
cuillères de feu :  
leur reflet calcine paupières et pupilles  
- cuillères rasant les braises en équilibre

sous les abîmes d'atomes  
des jours.

\*

Parce qu'il doit mourir  
dans le sommeil tombe l'eau froide, et elle bout,  
dans le sommeil l'eau devient calcaire et froide  
ah cette brusque montée de fièvre,  
les images insensées.  
Le pelage noir des mères suinte sur ce visage d'enfant  
qui se détourne.  
Seul lui peut ainsi se détourner si longtemps  
en dormant,  
enfant qui s'étire  
Cherchez-moi un nom pour la mémoire  
une harmonie sonore  
que l'on puisse écrire sans se dévoiler  
un nom pour mourir.  
Parce que l'enfant traverse tout  
et va se heurter au centre même  
de lui-même.

\*

## **Bibliographie**

### **En français**

*L'Amour en visite (O amor em visita, 1958)*, traduit par Magali Montagné, Éditions Babel, 1991.

*La Cuiller dans la bouche (A Colher na Boca)*, 1961; *O amor em visita*, (1958), traduit par Marie-Claire Vromans, Éditions La Différence, « Le Fleuve et l'écho », 1991..

*Les Pas en rond (Os Passos em Volta)*, 1963), traduit par Marie-Claire Vromans, Éditions Arlea, 1991.

*Science ultime (Última Ciência)* 1988, traduit par Laura Lourenço et Marc-Ange Graff, postface de Gabrielle Althen, Éditions Lettres Vives, « Terre de poésie », 1994.

*Sceaux, suivi de Autres sceaux (Os Selos, 1990 ; Outros Selos)*, traduit par Laura Lourenço et Marc-Ange Graff, Éditions Lettres Vives, « Terre de poésie », 1994.

*Du monde*, précédé de *Sceaux, Autres sceaux et Sceaux ultimes*, (Os

*Selos, 1990 ; Outros Selos ; Últimos Selos, 1991 ; Do Mundo, 1994*),  
poésie, traduit par Christian Méner et Nicole Siganos, Éditions La  
Différence, « Le Fleuve et l'écho », 1997.

*Le Poème continu (Poesia Toda, 1953-1996, 1996)*, somme  
anthologique, édition bilingue, traduit par Magali et Max de Carvalho,  
postface de Manuel Gusmao, Institut Camões / Éditions Chandeigne,  
2002.

### **en portugais**

*O Amor em Visita*. Portugal, Lisboa Contraponto, 1958.

*A Colher na Boca*. Portugal, Lisbon Ática 1961

*Poemacto*. Portugal, Lisbon: Portugália, 1961.

*Lugar*. Portugal, Guimares, 1962.

*Os Passos em Volta*. (nouvelles) Portugal, Lisbon: Portugália, 1963;  
Assírio & Alvim, remanié en 1980 et 2006.

*Electronicolírica (A Máquina Lírica)*. Portugal, Guimares, 1964.

*Húmus, Ofício Cantante (Antologia)*. Portugal, Guimares, 1967.

*Retrato em movimento*, (proses) 1967, (exclu de son œuvre par l'auteur)

*Apresentação do Rosto*, 1968. (exclu de son œuvre par l'auteur)

*O Bebedor Nocturno*. Portugal, Portugália, 1968/70.

*Vocação Animal*, (proses) 1971. (exclu de son œuvre par l'auteur)

*Poesia Toda I* (1973) Assírio & Alvim

*Poesia Toda II* (1973), Assírio & Alvim, remanié en 1996.

*Cobra*. Portugal, 1977.

*O Corpo O Luxo a Obra*. Portugal, 1978.

*Photomaton & Vox* (poèmes et proses). Portugal, Lisbon: Assírio &  
Alvim, 1979, remanié en 1995, republié en 2006.

*Flash, &Etc*, 1980.

*A Cabeça entre as mãos*. Portugal, Assírio & Alvim, 1982.

*As Magias*. Portugal, Assírio & Alvim, 1988.

*A Última Ciência*. Portugal, Assírio & Alvim, 1988.

*Os Selos*, 1990

*Os Selos, Outros, Últimos*, 1991

*Do Mundo*. Portugal, Lisbon: Assírio & Alvim 1994.

*Poesia Toda*, Lisbon: Plátano, 1973; Assírio & Alvim, 1981; 3<sup>a</sup> ed. 1996

*Oulof. Poèmes changés en portugais*, Portugal, 1997.

*Doze Nós numa Corda*, Portugal, 1997.

*Poemas Ameríndios*. Portugal, 1997.

*ima Ciência*, 1988.

*Ou o poema continuo*, selection, 2001

*Ou o poema contínuo*, 2004

*A faca não corta o fogo : sùmula e inédita* (poesia Assírio & Alvim, 2008

*Ofício cantante* : anthologie, 1967, remaniée en 2009

